

quelque parti qu'il se manifeste. Le jour où M. Maurice Barrès, pris à partie par M. Sembat, prononça impromptu son réquisitoire contre M. Malvy, en apparence, il avait contre lui la majorité de l'assemblée. L'extrême gauche hurlante, déchainée, hachait son discours d'interruptions et de huées. Très calme, très maître de lui, tenant bien en main tous ses arguments, qu'il avait mis en ordre le matin même, dans un vigoureux article de l'*Echo de Paris*, il tenait magnifiquement tête à l'orage, et, quand des applaudissements spontanés partis de toutes les tribunes, lui apportèrent l'approbation symbolique du pays extraparlémentaire, la Chambre eut beau protester avec indignation contre ce manquement au protocole : elle avait déjà secrètement ratifié elle-même le succès du discours.

Ces phrases nettes et coupantes qui semblaient tomber avec une précision inexorable sur la tête de l'accusé, remuaient si durement les cœurs et les intelligences que quand on se répandit dans les couloirs, les adversaires les plus déclarés de l'orateur ne purent s'empêcher de dire : « Il est touché, Malvy. »

A quelques jours de là, un succès tout différent, celui de M. Caillaux, accusait le même dilettantisme. M. Barrès n'a aucun des dons naturels du discoureur, et il ne cherche pas à les acquérir. Il n'a pas la voix oratoire et, malgré sa volonté d'être simple, son vocabulaire reste celui de l'écrivain, non celui de l'orateur, il éprouve une horreur invincible pour ces formules verbales qui forment le jargon spécial et convenu des assemblées démocratiques. Son discours n'était point préparé ; il est manifeste qu'il ne s'attendait pas à prendre la parole et la beauté de son réquisitoire improvisé venait de sa simplicité même, de tout ce qu'elle exprimait de sincérité ardente.

Le discours de M. Caillaux, au contraire, avait été étudié avec soin. Peut-être même selon la méthode des maîtres classiques de l'éloquence parlementaire avait-il été appris par cœur, du moins en grande partie. On y retrouvait les phrases textuelles de sa déposition devant la commission. Tout était préparé, jusqu'aux points de suspension, jusqu'aux soupirs mélancoliques, jusqu'aux airs de tête, jusqu'aux moindres gestes ; tous les effets en avaient été prévus comme par un comédien connaissant merveilleusement son public. Cela se sentait ; cela se disait ; mais, ce qu'il y avait d'artificiel, dans ce *Pro Domo*, d'ailleurs fort adroitement composé, n'en détruisait pas la portée. La Chambre applaudit M. Caillaux comme elle eut applaudi Guitry. Elle s'inclinait devant un merveilleux professionnel du parlementarisme et sans se prononcer sur le fonds du débat, elle faisait un succès à l'orateur. « C'est peut-être mon meilleur

discours », disait M. Caillaux avec satisfaction, la veille du jour où on devait l'arrêter. Et ceux-là même qui s'attendaient à cette arrestation, d'approbation...

Ce dilettantisme n'est pas sans danger, surtout en temps de guerre. Il apparaît de plus en plus que devant le rude et brutal réalisme des Allemands nous avons été trop souvent dupes des mots. Mais, chez un peuple fin et particulièrement sensible à l'art oratoire comme le peuple français, chez un peuple essentiellement artiste et sociable, cela est inévitable et peut-être cela corrige-t-il, dans une certaine mesure, ce qu'il y a d'assez bas dans ces camaraderies politiques qui faussent si souvent la psychologie des partis. L. DUMONT-WILDEN.

LA VIE MUSICALE

L'ART ET LES LIVRES : La libération de la musique française et ses derniers critiques. — Musique militaire et musique ancienne. — Un retour au classique Rameau. — Monsigny et Grétry au Trianon-Lyrique.

Comme notre architecture, notre musique a ses ruines : toutes les belles illusions, subitement décolorées, dont elle entourait l'invasion des chefs d'orchestre à lunettes d'or, des symphonies colossales et des géantes féeries d'outre-Rhin : brusque réveil, sonné par un coup de clairon dans une aube livide, en pleine réalité de la guerre !

Et c'est une seconde brouille avec le Titan de Bayreuth : vite, on voile son portrait à la bibliothèque de l'Opéra, — l'étonnant portrait peint par Renoir à Palerme, en 1882 ; on débaptise la rue Wagner, qui sera dorénavant la rue Magnard ; enfin, pour comble de puérité, quelques illustres germanophobes galvanisent leurs vieux clichés de 1870 contre la prétendue « germanophilie » de ceux qui continuent d'affirmer, sans peur, avec nous, que le Saxon Richard Wagner était, quand même, un génie... Serait-il donc impossible ici-bas de concilier, sans d'incessantes palinodies, une inébranlable conviction d'artiste avec des sentiments de bon Français ?

Bref, tout est remis en question : se libérer des plus récentes influences, puis se ressaisir, ou plutôt se découvrir et se définir et, pour cela, se reconnaître ou se retrouver dans un long passé, — la musique française ne trouve aucun devoir plus urgent. Mais, d'abord, il y a donc une musique française ?

Au temps des premières guerres musicales, Jean-Jacques le dilettante en doutait ; et, plus tard, Hector Berlioz, le plus méridional et le moins wagnérien des romantiques, ne se croyait-il pas « un

compositeur aux trois-quarts allemand » ? *Musique française* : ce fut longtemps un terme de mépris, tout comme *tedesco*, malgré le génie de Bach, lorsque la mélodieuse Italie triomphait, comme *italien*, quand la polyphonique Allemagne reprit l'offensive et le dessus... *Musique française* : c'est dorénavant le mot d'ordre : hier Wagner, aujourd'hui Rameau. Des mots et des noms, sans doute, mais pourtant significatifs !

Pour être équitable, et ne faut-il pas vouloir toujours l'être ? une remarque s'impose : si les preuves des origines bien françaises de l'architecture dite *gothique* ont de beaucoup devancé les guerres de race, la grande Edition nationale des partitions de Rameau, commencée par nos musiciens les plus divers sous la direction du maître Saint-Saëns, ne remonte-t-elle pas aux derniers jours du siècle précédent ? Et déjà, d'autre part, les « valeurs » se déplaçaient, le wagnérisme apparaissait en baisse et bon « pour la satisfaction des familles bourgeoises » : le crépuscule du dieu s'annonçait..... La guerre aura seulement hâté les destins ; mais, alors, qu'est-ce que la musique française ?

A cette question, peut-être insoluble, répondent diversement, — chacun selon le caractère de son auteur et le détail des sujets traités, — les cinq livres qui nous sont parvenus : *Études musicales*, par Joseph de Marliave (Alcan) ; *La Musique militaire*, par Michel Brenet (Laurens) ; *Propos de Musique et de Guerre*, par Camille Bellaigue (Nouvelle Librairie nationale) ; *L'Esprit de la Musique française* (de Rameau à l'invasion wagnérienne), par Pierre Lasserre (Payot) ; *Pour la Musique française*, douze causeries, avec une préface de Claude Debussy (Editions Georges Crès). Autant de points de vue et d'aspects de la question !

Le premier en date est un de ces volumes qui ne doivent rien à la guerre, et, pour la triste raison que c'est une œuvre posthume : officier de carrière et mari d'une savante pianiste, tombé glorieusement dès le 24 août 1914, le capitaine J. de Marliave avait publié la plupart de ces *Études musicales* dans la *Nouvelle Revue*, où le critique avait pris notre succession, depuis 1905, sous le pseudonyme de Saint-Jean. C'est donc de l'histoire ancienne, mais d'autant plus impartiale. A part un éloge de M. Gabriel Fauré, maître de notre musique de chambre et du *Lied* français depuis le silence mystérieux d'Henri Duparc, ces *Études* analysent les influences subies par notre art et les importations de musique russe, espagnole, anglaise, allemande surtout, Vienne ou Munich, depuis le délicieux Stephen Heller (1814-1888), jusqu'au lourd Antoine Bruckner, à l'ambitieux Gustave Mahler, à l'incandescent Richard Strauss, l'auteur

de la *Sinfonia domestica* et de *Salomé*, qui chante la paix de la famille comme l'hystérie d'une danseuse, dans la fournaise d'un Vésuve... A ces voluptés d'antan, le livre oppose les joies de toujours avec les dix-sept quatuors de Beethoven, ce langage de l'âme, qui n'a d'autre patrie que l'élite de l'humanité.

C'est, au contraire, la plus pressante actualité qui fit adjoindre la *Musique militaire* à la collection des *Musiciens célèbres* : la France, là, se retrouve et tient son rang, le premier, dans cette « étude critique », historique et sincèrement scientifique, où toute l'évolution se déroule ; on devinerait, d'ailleurs, que le nom de l'historien cache une personnalité féminine, à ce don très exceptionnel d'illuminer soudain d'un bel éclair d'éloquence les plus patientes vertus de l'érudition. En nous parlant de la France de la *Marseillaise* et des marches conquérantes, Michel Brenet sait, comme pas un des nôtres, évoquer d'un mot « le mystère sonore », ce merveilleux pouvoir d'entraînement et de suggestion, qui fait correspondre les accents de la musique aux mouvements de la vie ; et quelques images bien choisies composent une véritable petite iconographie de ce grand sujet qui pourrait s'intituler la guerre dans l'art.

C'est aussi l'heure présente qui survit dans les aimables *Propos de Musique et de Guerre*, où M. Camille Bellaigue ne montre aucune gêne à secouer la lourde chape du wagnérisme, puisqu'il n'a jamais été wagnérien : n'est-ce pas lui qui surnomma le poème on ne peut plus allemand des *Maîtres-Chanteurs* « l'exégèse de la chaussure » ? Homme du monde, homme de lettres et pianiste excellent, nourri des poètes moins populaires que Hans Sachs et des partitions d'autrefois, il garde, aux minutes tragiques, le bel optimisme épanoui de la santé florissante ; et, s'il se tourne vers l'art étranger, c'est l'Italie qui l'attire : la radieuse Italie qui chante comme elle parle, et non seulement l'ancienne patrie de Pergolèse ou de Rossini, mais notre nouvelle alliée qui reprend conscience de son clair passé, quand elle inspire Gabriele d'Annunzio mélomane ou la *Jeanne d'Arc* originale, un peu précieuse et, par conséquent, très moderne du jeune maestro Bossi.

M. Bellaigue est courageux dans sa modération, puisqu'il ne craint pas d'appeler le second acte de *Guillaume Tell* « un chef-d'œuvre patriotique » et l'admirable Gluck, « un grand tragique français » ; comme un Beethoven, le grand Gluck n'a d'autre patrie que l'immortalité : cependant, ne fallait-il point du courage pour le défendre aujourd'hui contre nos jeunes patriotes qui le sacrifient un peu légèrement à l'ombre lointaine du vieux Rameau ?

Le poète-cordonnier de Nuremberg plaît moins au critique français que « le paysan de Roncole », mais la *Correspondance* de ce Verdi qu'il connaît si bien ne lui fait pas négliger les *Essais* du bon Grétry qui ressuscite ; et c'est à « la douce France » du *Déserteur*, de *Richard-Cœur-de-Lion*, de la *Dame-Blanche* et même du *Pré-aux-Clercs* que se réserve avant tout le *bel canto* de sa prose ornée de citations.

Il nous faut interrompre ici nos lectures pour aller quérir « l'esprit de la musique française » dans la résurrection de vieilles œuvres longtemps silencieuses, mais toujours vivantes, avant de vérifier notre expérience à la vive clarté de la très remarquable analyse de M. Pierre Lasserre ou dans les *Douze causeries* faites à Lyon par des amis de la musique nationale, de mars à juin 1915 ; le *Trianon-Lyrique* ne vient-il pas de nous rendre deux candides paysanneries du bon vieux temps : *Rose et Colas*, de l'affectueux Monsigny, et *l'Épreuve villageoise*, de l'ingénieux Grétry ? Mais attendons la reprise prochaine, et plus héroïque, de *Richard-Cœur-de-Lion* pour embrasser d'un coup d'œil un des plus ressemblants portraits de la France.

RAYMOND BOUYER.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Les romans de Tolstoï et les Poilus. — La vraie M^{me} de Staël. — Luther et les nations libérales.

Carnets de route, récits de bataille, monographies personnelles ou simples romans, notre littérature est depuis trois ans presque exclusivement une littérature de guerre. Le moment va bientôt venir de faire un choix parmi ces ouvrages, écrits pour le souvenir et l'émotion ou pour le document et l'histoire. Il y a certainement dans cette énorme production une quinzaine d'œuvres que la postérité retiendra et qui sont presque toutes signées par des non-professionnels. Un examen de ce genre pourrait offrir de curieuses leçons littéraires. On voit, par exemple, le profit que présenterait la comparaison des procédés de style des écrivains soldats d'aujourd'hui et des écrivains amateurs d'autrefois. La réalité a-t-elle donné des résultats supérieurs à la fiction ? ou, au contraire, l'art, la composition et l'ordonnance ne sont-elles pas des conditions nécessaires à la perfection d'une œuvre ? *La Guerre et la Paix*, de Tolstoï, vaut-elle certains livres du front ? Comment jugera-t-on la *Prise de*

la Redoute, de Mérimée, comparée à tel récit d'un homme qui a vécu ce qu'il raconte ? La *Débâcle*, de Zola, n'est-elle pas artificielle, en regard des descriptions que nous apportent les témoins de la guerre ? Marbot et Ségur et, à plus forte raison tous nos poilus, n'ont-ils pas plus d'éloquence et d'intensité que de très bons romanciers comme Erckmann-Chatrian ? Voilà bien des questions à résoudre. Pour ma part, les livres du front me paraissent mille fois plus vivants que les ouvrages de pure littérature. J'admire plus ces derniers ; les autres m'émeuvent bien davantage.

Nos écrivains-soldats ont même rajeuni certains genres d'évocations dont on raffolait il y a une vingtaine d'années, l'exotisme, par exemple. Les combattants français nous ont dit la vie des tranchées ; mais nous avons aussi les soldats-voyageurs, ceux qui sont allés à Salonique, au Maroc, en Grèce, en Roumanie, en Serbie et qui nous envoient leurs sensations de batailles lointaines et de pays étrangers. (Les Tharaud publient en ce moment leur *Rabat* dans la *Revue des Deux Mondes*). Loti avait l'originalité rare d'avoir fait le tour du monde. Aujourd'hui que la guerre a dispersé des milliers de soldats-auteurs jusqu'aux extrêmes limites de l'Europe, il s'est produit un grand renouvellement des ressources descriptives, en même temps, hélas ! que se formait à l'arrière un style étrange, fait de néologismes et d'incorrections, propagé par les communiqués et la prose des journaux. On peut lire là-dessus un excellent chapitre de M. Marcel Boulenger, dans son petit livre : *Écrit au soir*.

Il semble bien, du reste, que les publications des volumes de guerre aient un peu diminué depuis quelque temps. Les éditeurs sont moins empressés, les lecteurs se fatiguent. On lit aussi dans les revues beaucoup moins de thèses et de synthèses, d'articles historiques et à idées générales, tendant à montrer les responsabilités sociales, la raison des luttes de races, l'explication de l'âme allemande. On traite d'autres sujets, on s'intéresse aux anniversaires et aux centenaires. Les œuvres de Baudelaire, tombées dans le domaine public, ont eu des rééditions et des articles, et on s'étonne même un peu que notre attention, absorbée par l'activité patriotique, soit de nouveau allée vers ce grand poète maladif.

Parmi les commémorations de cette fin d'année, on a célébré à Genève le premier centenaire de la mort de Mme de Staël et le quatrième centenaire de la prédication de Luther.

Mme de Staël fut une grande initiatrice inconsciente. Elle n'a pas vu la portée de la révolution qu'elle a faite en critique, dans les Lettres, le goût